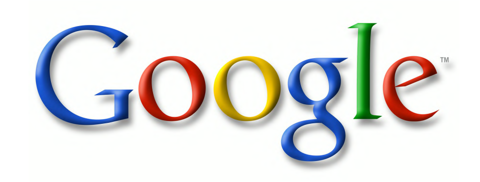
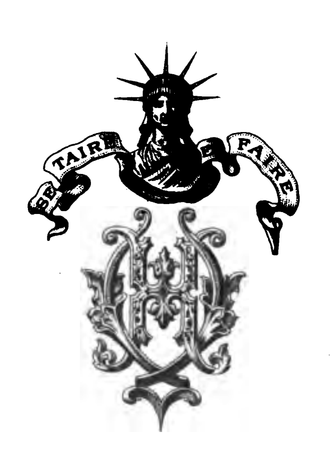




[redacted]

Kant — Idée d'une Histoire universelle.

1798.

IDÉE

de ce

que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde.

Par

M. KANT, Immanuel

1798.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

Tout ce qu'a pensé M. Kant, tout ce qui est sorti de sa plume est précieux pour le public de toutes les nations. Le petit ouvrage dont on donne ici la traduction a paru pour la première fois dans le *Berlinische Monatschrift*, en 1784. Les circonstances actuelles le rendent [redacted] plus intéréssant encore qu'au tems de sa naissance. On trouvera dans ce peu de pages plus de matière que dans bien des gros volumes. C'est là que l'auteur développe son idée la plus chérie en politi-

que, qu'il expose ses vues profondes sur la perfectibilité graduelle de l'espèce humaine. Le projet qu'il en déduit d'une *Histoire universelle* ne peut appartenir qu'à un ami des hommes et à un génie supérieur. En le lisant, on aimera le citoyen du monde qui a pu le concevoir. Je ne puis répondre de l'effet que produiront sur tous les lecteurs de telles idées; mais elles ont élevé, agrandi les miennes; elles m'ont paru aussi solides que fines et lumineuses; et surtout elles m'ont laissé pour longtems à penser.

L'auteur de cette traduction, compte en livrer incèssament une du livre intitulé, Critique de la raison pure, ainsi qu'un *essai d'Exposition* des principes fondamentaux de la *philosophie critique.*

Quelqu' idée métaphysique qu'on se fasse du libre exercice de la volonté de l'homme, si est-il certain que les résultats apparens de cette volonté, les actions humaines, sont ainsi que tous les autres faits de la nature, déterminés par des lois générales. Et quelque profondément cachées que soient souvent les causes de ces résultats apparens, l'histoire qui en fait son objet particulier, nous donne le droit d'attendre d'elle, que, tandis qu'elle observe en grand ces effets de la liberté du vouloir humain, elle parvienne d'abord, à y dévoiler une marche régulière, et en second lieu, qu'elle rende enfin sensible comment tout ce qui nous semble au premier regard n'être que confusion et irrégularité dans les sujets isolés, contribue cependant, quant à l'espèce entière, au développement, lent à la vérité, mais constant et progressif, des dispositions primordiales de cette espèce. Ainsi les unions conjugales, les naissances qui en sont la suite, soumises si visiblement à l'influence de la volonté humaine, ne peuvent l'être à aucune règle d'après laquelle on calcule d'avance quel devra

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

vues, d'étendre les lois, et de reculer les bornes dans l'emploi de ses forces, bien au delà du simple instinct. Elle n'agit point même à la manière de l'instinct; mais elle a besoin d'essais, d'exercice et d'instruction pour parvenir peu-à-peu d'un degré de lumières à un autre plus élevé. D'après cela l'on conçoit qu'il faudrait que la vie d'un homme fût immensément prolongée pour qu'il apprît à faire un usage complet de toutes ses facultés. Mais comme la Nature en a borné le terme à un si court espace, elle a besoin d'une série peut-être incalculable de générations, dont chacune livre à la suivante ses connoissances acquises, pour pousser le germe de perfectionnement, qu'elle a placé dans notre espèce jusqu'à tel degré de développement qui réponde enfin à ses vues. Et cette époque doit être, du moins, dans l'idée de l'homme, le but éloigné de sa tendance continuelle et de ses efforts. Si cela n'était pas en effet, il faudrait regarder tant de dispositions comme vaines et manquant de but, ce qui renverserait tout principe pratique (2), et ferait soupçonner la Nature de n'avoir voulu étaler dans l'homme qu'un inutile et puéril appareil; elle dont la sagesse éclate si visiblement, qu'on est forcé de l'admettre pour base dans la destination du reste des créatures!

IDÉE

de ce

que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde.

Par

M. KANT,

1798.

à tant de travaux et de fatigues, que pour préparer à celles-ci un nouveau degré d'où elles pussent élever toujours plus haut l'édifice dont la Nature a tracé le plan : de telle sorte que les plus reculées jouissent enfin du bonheur d'habiter cet édifice, auquel une si longue suite de leurs prédécesseurs auront constamment travaillé, sans savoir ce qu'ils faisaient, et sans qu'ils pussent prendre part à la félicité qu'ils préparaient pour d'autres (3). Quelque difficile que ceci soit à concevoir, la nécessité s'en fait évidemment sentir dès qu'on admet ce simple exposé : Une espèce d'animaux est douée de raison, et comme classe d'êtres raisonnables elle doit enfin parvenir au développement complet de ses dispositions naturelles. Mais elle est composée d'individus qui tous passent et périssent. L'espèce seule demeure, seule elle est immortelle.

IVème PROPOSITION.

Le moyen dont se sert la Nature pour opérer le développement des dispositions de l'espèce, c'est l'*antagonisme* (4) des hommes dans la société, comme pouvant y devenir enfin la source d'un ordre légitime.

J'entends ici par *antagonisme* cette inso-

ciable sociabilité des hommes, cette disposition à se réunir en société, constamment unie dans tous à une opposition qui sans cesse menace la société de se dissoudre. La nature de l'homme le dispose visiblement à cet état contradictoire. Il a un penchant à *s'associer*, parce que dans cette union avec ses semblables il se sent plus homme, c'est-a-dire, qu'il sent mieux le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a un penchant égal à s'isoler, parce qu'il trouve aussi en lui-même cette prétention anti-sociale de tout conduire suivant son propre sens; il prévoit de là contre lui une résistance générale, que lui fait aisément présumer celle qu'il se sent déjà prêt à exercer contre le vouloir d'autrui. Or c'est précisément cette résistance qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le porte à surmonter cette pente si douce à la paresse; et, irrité par la soif des honneurs, de l'autorité, des richesses, à se procurer un rang parmi ses contemporains qu'il a peine à aimer, qu'il aurait plus de peine encore à quitter. Alors se font vraiment les premiers pas qui d'un état brut et sauvage mènent vers l'état de culture, lequel n'est autre chose que le développement de la valeur sociale de l'homme. Alors, et peu-à-peu, tous les talens se déploient; le goût se forme; et les lumières croissant tou-

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prèdites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

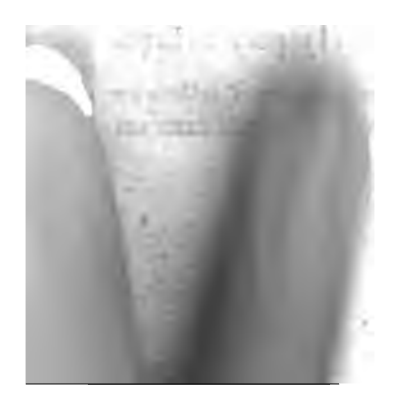
Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régitres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur [illegible]duite sur la grande scène du monde, n[illegible]e défen[illegible]

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

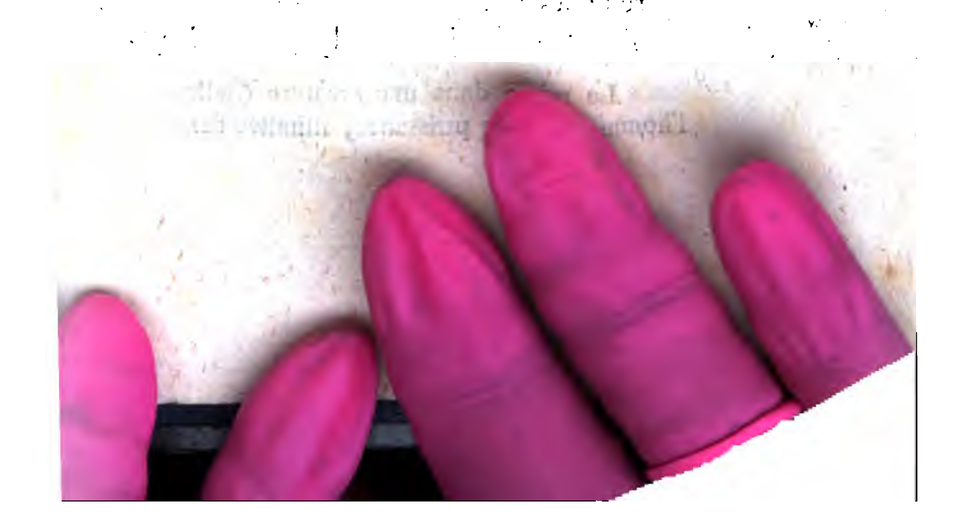
Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

entiment d'indignation ; et pour quelques
lles de sagesse éparses çà et là, il voit
général tout n'est qu'un tissu de sottise,
ité, de malice puérile, et de manie
ive. Il ne sait plus enfin quelle idée
de cette malheureuse espèce, pour-
ndant de tant d'apparens avantages.
ophe à qui il est impossible de sup-
s ce qu'il voit aucun but direct et
e, ne peut se tirer de là qu'en re-
s'il ne découvrirait pas dans ce
rdant des choses humaines, quel-
la Nature, d'après lequel on pour-
er un pour l'histoire de créatures
ervent aucun dans leurs actions.
rouver le fil indicateur d'une telle
laissons à la Nature à produire
aura s'en servir. Ainsi elle a
un *Kepler*, qui fit voir les or-
es des planètes soumises à des
, et ensuite un *Newton* qui
fondées sur une cause uni-

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne p[illegible] défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre ; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent ?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.



être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un *tissu* de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant *des choses humaines*, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun *dans leurs actions*. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord *suscité un Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun *dans leurs actions.* Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prèdites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe á se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun *dans leurs actions.* Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation ; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire ; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

être leur nombre ; et cependant les régîtres annuels qu'on en tient dans de grands états, prouvent que ces événemens ne manquent jamais de se succéder dans l'ordre fixe qu'ont prescrit les lois de la Nature. Telles encore ces inconstantes saisons, dont les températures diverses ne peuvent être prédites exactement, mais qui dans leur ensemble ont entretenu au bout de l'année la végétation, le cours des fleuves, la marche uniforme et non interrompue de la Nature. Les particuliers, et les nations elles-memes ne songent guères que tandis que chacun occupé de ses propres intérêts, souvent opposés à ceux d'autrui, ne songe à se conduire que d'après ses vues privées, sans égard à celles de la Nature, c'est pourtant au but de cette Nature qu'il tend, c'est par son fil qu'il est guidé dans ce labyrinthe. Ils l'ignorent tous. Et à quoi servirait qu'ils le sussent ?

Les hommes, comme les autres animaux, ne se conduisent point par l'aveugle impulsion de l'instinct. Ils n'agissent point non plus en raisonnables cosmopolites suivant un plan arrêté. Il semble donc qu'il n'y en ait aucun de fixe à suivre dans leur histoire, comme dans celle des abeilles ou des castors. L'observateur, témoin de leur conduite sur la grande scène du monde, ne peut se défendre

d'un sentiment d'indignation; et pour quelques étincelles de sagesse éparses çà et là, il voit qu'en général tout n'est qu'un tissu de sottise, de vanité, de malice puérile, et de manie destructive. Il ne sait plus enfin quelle idée se faire de cette malheureuse espèce, pourvue cependant de tant d'apparens avantages. Le philosophe à qui il est impossible de supposer dans ce qu'il voit aucun but direct et raisonnable, ne peut se tirer de là qu'en recherchant, s'il ne découvrirait pas dans ce cours discordant des choses humaines, quelque plan de la Nature, d'après lequel on pourrait en former un pour l'histoire de créatures qui n'en observent aucun dans leurs actions. Essayons de trouver le fil indicateur d'une telle histoire; et laissons à la Nature à produire l'homme qui saura s'en servir. Ainsi elle a d'abord suscité un *Kepler*, qui fit voir les orbites excentriques des planètes soumises à des lois déterminées, et ensuite un *Newton* qui montra ces lois fondées sur une cause universelle.

Ire Proposition.

Toutes les dispositions naturelles d'une créature sont telles, qu'elles doivent enfin se développer entièrement et d'après un but.

L'observation de tous les animaux, tant à leur extérieur que dans leur conformation intérieure, appuie et confirme ce que j'avance. Un organe qui devrait rester inutile, une disposition de parties qui n'atteindrait jamais son but, seraient des contradictions dans la *Téléologie* naturelle (1). Si nous nous écartons du principe posé, nous ne rencontrons plus une Nature agissante avec régularité, mais une Nature aveugle qui se joue dans ses caprices, et le triste hasard qui vient usurper la place de la raison.

IIde Proposition.

Toutes les dispositions naturelles de l'homme, et qui sont fondées sur l'usage de sa raison, doivent se développer entièrement; non point à la vérité dans l'individu, mais bien dans l'espèce entière.

La raison dans une créature (telle que l'homme) est une puissance, illimitée dans ses

vues, d'étendre les lois, et de reculer les bornes dans l'emploi de ses forces, bien au delà du simple instinct. Elle n'agit point même à la manière de l'instinct; mais elle a besoin d'essais, d'exercice et d'instruction pour parvenir peu-à-peu d'un degré de lumières à un autre plus èlevé. D'après cela l'on conçoit qu'il faudrait que la vie d'un homme fût immensément prolongée pour qu'il apprît à faire un usage complet de toutes ses facultés. Mais comme la Nature en a borné le terme à un si court espace, elle a besoin d'une série peut-être incalculable de générations, dont chacune livre à la suivante ses connoissances acquises, pour pousser le germe de perfectionnement, qu'elle a placé dans notre espèce jusqu'à tel degré de développement qui réponde enfin à ses vues. Et cette époque doit être, du moins, dans l'idée de l'homme, le but éloigné de sa tendance continuelle et de ses efforts. Si cela n'était pas en effet, il faudrait regarder tant de dispositions comme vaines et manquant de but, ce qui renverserait tout principe pratique (2), et ferait soupçonner la Nature de n'avoir voulu étaler dans l'homme qu'un inutile et puéril appareil; elle dont la sagesse éclate si visiblement, qu'on est forcé de l'admettre pour base dans la destination du reste des créatures!

IIIème PROPOSITION.

La Nature a voulu: que tout ce qui dans l'homme serait par delà l'ordre mécanique de son existence animale, il le tirât tout entier de son propre fond; et qu'il ne pût prendre part à tout autre bonheur, ou à toute autre perfection, qu'au bonheur ou à la perfection qu'il se serait procuré de lui-même, dégagé de tout instinct et par sa propre raison.

La Nature en effet n'a rien produit de superflu. Elle ne se montre nulle part prodigue de ses moyens. Et comme elle a donné à l'homme la raison, et la liberté de volonté qui se fonde sur la raison, c'en est assez pour faire clairement apercevoir quel était son dessein dans la constitution de cet être. Il ne devait évidemment, ni être conduit par l'instinct, ni aidé et pourvu de connoissances nées avec lui. Il devait bien plutôt tirer tout de lui-même: ses moyens de subsister, de se vêtir, de se défendre, toutes les douceurs de la vie, sa prudence même, sa clairvoyance, et jusqu'à la rectitude de sa volonté, tout devait être son propre ouvrage. La Nature lui a re-

fusé pour sa sureté les cornes du taureau, la griffe du lion, la dent forte du loup, et ne lui a donné que ses foibles mains. Elle semble ici s'être complu dans sa plus sévère économie, et avoir mesuré avec une telle épargne, une telle exactitude, et sur les besoins les plus indispensables d'une existence naissante, les facultés purement animales dont elle a doué ce roi de la Terre, qu'il semble qu'elle ait dit: „Pour parvenir un jour du plus vil état de brute à la plus merveilleuse industrie, à la perfection intérieure de ses facultés morales, et par elles au bonheur (autant qu'il est possible sur la terre), l'homme devra seul en avoir tout le mérite, et ne rien devoir qu'à soi.“ Comme si elle eût vraiment placé ce bonheur plus dans la propre *estime de soi-même* que dans un simple bien-être, dont la cause serait étrangère! Quelle foule de misères en effet n'attendent point l'homme dans ce cours des choses humaines! La Nature paraît ne s'être nullement embarrassé de pourvoir à ce qu'il vive bien: mais seulement à ce que sa conduite et ses travaux continuels sur lui-même le rendent digne et de la vie et du bien-être.

Ici se présente un étrange phénomène. Les plus anciennes générations semblent ne s'être péniblement agitées qu'en faveur de celles qui les ont suivies, et ne s'être soumises

à tant de travaux et de fatigues, que pour préparer à celles-ci un nouveau degré d'où elles pussent élever toujours plus haut l'édifice dont la Nature a tracé le plan : de telle sorte que les plus reculées jouissent enfin du bonheur d'habiter cet édifice, auquel une si longue suite de leurs prédécesseurs auront constamment travaillé, sans savoir ce qu'ils faisaient, et sans qu'ils pussent prendre part à la félicité qu'ils préparaient pour d'autres (3). Quelque difficile que ceci soit à concevoir, la nécessité s'en fait évidemment sentir dès qu'on admet ce simple exposé : Une espèce d'animaux est douée de raison, et comme classe d'êtres raisonnables elle doit enfin parvenir au développement complet de ses dispositions naturelles. Mais elle est composée d'individus qui tous passent et périssent. L'espèce seule demeure, seule elle est immortelle.

IVème Proposition.

Le moyen dont se sert la Nature pour opérer le développement des dispositions de l'espèce, c'est l'*antagonisme* (4) des hommes dans la société, comme pouvant y devenir enfin la source d'un ordre légitime.

J'entends ici par *antagonisme* cette inso-

ciable sociabilité des hommes, cette disposition à se réunir en société, constamment unie dans tous à une opposition qui sans cesse menace la société de se dissoudre. La nature de l'homme le dispose visiblement à cet état contradictoire. Il a un penchant à *s'associer*, parce que dans cette union avec ses semblables il se sent plus homme, c'est-a-dire, qu'il sent mieux le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a un penchant égal à s'isoler, parce qu'il trouve aussi en lui-même cette prétention anti-sociale de tout conduire suivant son propre sens; il prévoit de là contre lui une résistance générale, que lui fait aisément présumer celle qu'il se sent déjà prêt à exercer contre le vouloir d'autrui. Or c'est précisément cette résistance qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le porte à surmonter cette pente si douce à la paresse; et, irrité par la soif des honneurs, de l'autorité, des richesses, à se procurer un rang parmi ses contemporains qu'il a peine à aimer, qu'il aurait plus de peine encore à quitter. Alors se font vraiment les premiers pas qui d'un état brut et sauvage mènent vers l'état de culture, lequel n'est autre chose que le développement de la valeur sociale de l'homme. Alors, et peu-à-peu, tous les talens se déploient; le goût se forme; et les lumières croissant tou-

nisme entre ses membres, ce qui suppose que chacun jouit de la plus grande liberté, limitée de telle manière qu'elle ne nuise point à celle des autres; dans une telle société seulement peut être atteint le but le plus élevé de la Nature, le développement de toutes ses dispositions dans l'espèce humaine. Celle-ci doit y parvenir par elle-même comme à tous les autres buts de sa destination. L'établissement d'une société dans laquelle la liberté soumise aux lois, se trouverait unie dans la plus grande latitude possible, à une force publique irrésistible; c'est-à-dire en un mot, l'érection d'une parfaite et *légitime constitution civile* est donc le problème le plus important que la Nature ait offert aux hommes à résoudre, puisqu'enfin l'accomplissement de tous ses autres desseins sur notre espèce dépend en entier de l'exécution préalable de celui-ci.

Mais qui peut contraindre d'entrer dans cet état de gênes et d'entraves l'homme d'ailleurs si épris d'une liberté sans bornes? La nécessité; et certes la plus impérieuse, et que les hommes se font bientôt sentir l'un à l'autre, eux dont les passions ne leur permettent pas de rester long-temps et impunément rapprochés dans l'état d'une liberté naturelle et sauvage. Cependant ces passions, dans l'enceinte circonscrite d'une société civile, retenues

nues et dirigées, produisent à leur tour, les effets les plus heureux. Ainsi parmi les arbres serrés d'une forêt, chacun semble d'abord vouloir étouffer ses voisins, s'élever au-dessus d'eux pour y jouir à leurs dépens de l'air et de la lumière; mais comme tous sont pressés du même besoin, tous s'élancent également vers le haut, et croissent droits et superbes à l'envi l'un de l'autre: tandis que l'on voit ceux qui, plantés en liberté, étendent sans obstacles leurs rameaux, croître difformes, obliques et crochus. Toute cette culture, ces arts qui décorent l'humanité, les plus belles lois sociales sont les fruits de cette insociabilité, qui bientôt insupportable à elle-même est contrainte à reconnaître une discipline, et à fournir malgré elle un entier développement aux germes de la nature.

VIème Proposition.

Ce problème, le plus difficile de tous, est aussi celui que les hommes parviendront le plus tard à résoudre.

Un simple coup-d'-oeil jété sur cette question fait d'abord découvrir une grande difficulté.

L'*animal* homme, réuni à d'autres de son

espèce, *a besoin d'un maître* : car il abusera, sans nul doute, de sa liberté à l'égard de ses semblables; et quoique, en qualité d'être doué de raison, il désire une loi qui pose des bornes à la liberté de tous, cependant un attrait personnel et animal le portera toujours à s'en affranchir lui-même, autant qu'il le pourra. Il lui faut donc un *maître!* . . . un maître qui sache briser sa volonté perverse, qui le contraigne d'obéir à une volonté convenable à tous, à celle qui assure à tous une égale portion de liberté. Mais où chercher ce maître? Il ne peut le trouver que parmi ses sembables. Or, animal pareil aux autres, ce maître à son tour aura besoin d'en reconnaître un. De quelque manière donc que l'homme s'y prenne, il est impossible de concevoir comment il se donnera un chef de la justice publique qui lui-même soit juste. Qu'il reconnaisse en effet l'autorité d'un seul, ou celle d'une assemblée de personnes choisies, il est certain que chacun abusera toujours de sa liberté, tant qu'un autre plus puissant ne le contiendra point dans les bornes de la loi. Mais ce chef suprême devrait tout ensemble être *juste en soi*, et pourtant être un *homme*. Voilà ce qui de tous les problèmes rend celui-ci le plus difficile. Disons-le, sa parfaite solution est impossible. Dans un bois noueux et racorni comment tail-

ler de droites solives? La Nature en ce point ne nous a permis que l'à-peu-près (*). Ou du moins, que cette difficulté doive être la dernière vaincue, voici ce qui le prouve: c'est que pour parvenir à cette légitime et parfaite constitution, il faudroit d'abord avoir une idée juste et précise de sa nature; une expérience consommée, acquise par un long usage du cours des choses; et par dessus tout une bonne volonté générale disposée à en recevoir le résultat; trois conditions difficiles à réunir; et l'on voit assez que si jamais cela arrive, ce ne sera que bien tard, et après bien des vaines tentatives.

VIIème Proposition.

Ce problème de l'érection d'une parfaite constitution civile dépend d'un autre, sans lequel il ne peut être résolu; savoir, un légitime *rapport extérieur* des états entre eux.

Que sert en effet de travailler à la formation d'une bonne et valable constitution ci-

(*) Ainsi le rôle de l'homme est bien délicat. Nous ignorons s'il en est de même des habitans

vile entre quelques individus, à l'ordonnance d'un seul corps politique? Cette même insociabilité, qui a contraint les hommes de se soumettre à des lois, va être anssi la cause que chaque corps politique dans ses relations extérieures, chaque état à l'égard des autres états, voudre jouir de l'exercice d'une liberté illimitée. Chacun aura donc à craindre de ses voisins les mêmes maux qui compriment l'homme isolé, et qui l'ont enfin forcé à se réfugier dans la société civile et sous l'empire des lois. Ainsi la Nature emploie de nouveau ce grand moyen de l'intolérance humaine, qui des particuliers gagnant jusqu'aux corps politiques, fait trouver enfin dans leur inévitable antagonisme le chemin vers un commun état de repos et de sureté. C'est par les guerres, les préparatifs continuels et exagérés qui jusqu'au sein de la paix viennent fouler chaque état, par la lassitude qu'ils en doivent tous

---

des autres planétes et de leur nature. Mais certes si nous parvenons un jour à résoudre ce grand problème, nous pourrons nous flatter d'occuper un rang assez distingué parmi nos voisins dans le grand édifice planétaire. Peut-être sur quelque autre globe est-il donné à chaque individu d'accomplir toute sa destination dans le cours de sa vie? chez nous il en est autrement. Cela est réservé à l'espèce. *Note de l'Auteur.*

éprouver, qu'elle les conduit d'abord à quelques essais informes; puis, après de nouvelles dévastations, de nouveaux bouleversemens, après l'épuisement total de leurs forces intérieures, à ce grand but enfin, que la raison seule, s'ils eussent été capables de l'entendre, eût pu leur indiquer sans taut d'affligeantes expériences: *Les corps politiques sortent du chaos de l'état sauvage, et entrent dans une confédération des peuples.* Là chacun, jusqu'au plus faible, peut trouver droit et sureté, non dans ses propres forces, e en se portant, pour juge dans sa propre cause; mais dans les lois de la grande union, appuyées d'une force commune qui en assure l'exécution (7).

Une telle idée peut paraître extravagante, à bien des gens. On s'est moqué de l'*abbé de St. Pierre* et de *Rousseau*, qui en ont manifesté une semblable. Ils ont eu tort, peut-être; mais c'est d'avoir cru son exécution trop prochaine. Et cependant telle est l'inévitable issue de la nécessité où les hommes se mettent réciproquement; nécessité qui a contraint le sauvage de quitter à regret sa brutale liberté, et de chercher son repos et sa sureté dans une constitution fondée sur des lois. Elle contraindra de même les états divers à une démarche toute semblable, quelque dure qu'elle paroisse à ceux qui gouvernent. —

Cela posé, toutes les guerres, (non dans les vues des hommes, mais dans celles de la Nature) ne sont que des moyens qui amènent entre les états de nouveaux rapports; qui, par la subversion ou le dépècement des anciens, parviennent à figurer de nouveaux corps. Ceux-ci, non plus que les précédens, ne peuvent se maintenir tranquilles au dedans et assurés au dehors. De là naissent de-rechef des révolutions, des bouleversemens semblables: et il en sera de même jusqu'à ce qu'enfin, partie par une meilleure constitution intérieure des états, partie par une grande convention sociale et une législation extérieure, on atteigne enfin à un état où toutes les sociétés particulières ne forment plus entre elles qu'une machine simple, soutenue par ses propres forces, et pareille à tout autre corps politique qui n'est composé que d'individus.

Ici trois manières de voir se présentent.

Faut-il attendre un tel résultat d'un concours aveugle de forces agissantes, de sorte que les états venant à se heurter fortuitement, ainsi que les atomes d'*Epicure*, essayent d'abord mille formes diverses, que de nouveaux chocs détruiront sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin le *hasard* les amène à un arrangement, qui puisse les maintenir dans une forme durable? — Rare

bonheur! qu'on courrait risque de ne voir jamais se réaliser.

Ne doit-on pas admettre plutôt, qu'ici comme en tout le reste, la Nature suit un plan régulier? qu'elle conduit insensiblement notre espèce dn dernier degré de la condition animale, jusqu'au degré le plus élevé de la condition humaine? qu'elle emploie pour y parvenir cette conduite à laquelle elle force malgré eux les hommes? et que cet ordre, en apparence sauvage, lui sert à développer avec régularité ses dispositions primordiales?

Enfin aimera-t-on mieux penser que de tant de chocs et de répulsions entre les hommes, il ne résultera rien, ou du moins rien de bon ni de stable, ainsi qu'il en a été jusqu'à présent; de sorte que la discorde, si naturelle à notre espèce, abyme de maux quand on la considère sans but, ne nous aurait amenés à un état déjà passablement policé, que pour nous en précipiter dans une nouvelle barbarie, dont les dévastations viendraient anéantir tous les progrès de la culture actuelle? — Sort duquel on ne peut répondre sous l'incertaine domination du hasard; et qui certes ne serait pas pire que cette liberté ennemie de toutes lois, si l'on s'obstine à ne pas reconnaître en elle le fil secret que la Nature y a caché, et qui aboutit à son éternelle sagesse.

Tout se réduit donc à-peu-près à cette question : *Est-il raisonnable de supposer que les dispositions de la Nature, qui ont un but dans toutes les parties, soient sans but dans l'ensemble?*

Non. Et ce qu'a déjà opéré l'état, en lui-même sans but, de la vie sauvage, lequel arrêtait le cours des dispositions naturelles de l'espèce, mais qui enfin par les maux continuels où il l'exposait, l'a contraint d'en sortir pour entrer dans l'enceinte d'une constitution civile où tous les germes d'amélioration se pussent développer; c'est là, dis-je, aussi ce qu'opérera la barbare liberté que conservent entre eux les états. On y remarque de même que par l'emploi de toutes les forces des corps politiques à des préparatifs menaçans, par les désolations que causent les guerres, et encore plus par la nécessité de s'y tenir continuellement prêt, le développement des dispositions de la Nature y est retardé dans sa marche: mais aussi les maux qui en résultent, la résistance universelle et salutaire, qui naît de la liberté commune obligeront enfin notre espèce de poser une loi d'équilibre, soutenue par une force confédérée qui en assure l'exécution, et d'établir ainsi une constitution cosmopolitique pour la sureté générale des états. Cette constitution, sans doute, ne pourrait être tout-à-fait exempte de dangers; tellement que les

forces de l'humanité s'y assoupissent de nouveau ; mais elle porterait en elle-même un principe d'*égalité* dans les *chocs* et les *réactions*, de manière que les états ne pussent réciproquement se détruire.

Avant que le genre humain ait fait ce dernier pas de la confédération des peuples (ce qui ne serait encore cependant que moitié chemin de son perfectionnement) il est destiné à souffrir les plus rudes maux sous le trompeur prétexte de son salut extérieur (8). *Rousseau* préféroit à notre condition la vie sauvage ; et cette préférence ne sera pas sans fondement taut qu'on omettra ce dernier pas qui nous reste à faire. Nous sommes par les arts et les sciences *cultivés* dans un degré éminent, nous sommes jusqu'à l'excès, presque jusqu'au dégoût civilisés, polis et gracieux ; mais pour *moralisés*, certes nous en sommes encore loin. L'idée de la moralité appartient à la culture ; elle se borne chez nous à une vaine démonstration de point d'honneur et de décence extérieure : la mise en œuvre de cette idée constitue seule une vraie civilisation. Mais tant que les états n'emploieront leurs forces qu'à de vains et violens projets d'agrandissement, tant qu'ils traverseront ainsi les lents efforts de leurs citoyens vers une forme intérieure de système moral, qu'ils leur enleveront même

tout appui pour y parvenir, il ne faudra s'attendre à rien de semblable. Un long travail de chaque peuple sur lui-même y est un préliminaire indispensable; et tout le bon, qui n'est point basé sur une vraie et valable moralité, n'est rien que pur semblant, et que brillante misère. C'est le sort que doit subir le genre humain jusqu'à ce que, de la manière que j'ai indiquée, il soit parvenu à se tirer du chaos actuel de ses relations diplomatiques.

VIIIème Proposition.

On peut considérer l'histoire de l'espèce humaine en grand comme l'exécution d'un plan caché de la nature, laquelle tend à établir une parfaite constitution intérieure, et *pour y parvenir* une pareille constitution extérieure des états; comme le seul ordre de choses où puissent se développer entièrement les dispositions qu'elle a placées dans l'espèce humaine.

Cette proposition n'est qu'une suite de la précédente. On voit que la philosophie peut avoir aussi son *Chiliasme* (9), mais tel, que son idée même, bien que de loin, peut devenir en quelque sorte son introductrice, et que par conséquent elle n'est rien moins qu'une



chimère. Seulement il s'agit de savoir si l'expérience du passé peut nous apprendre quelque chose de la marche de la Nature vers son but. Je dis même *très peu de chose*; car cette marche semble exiger une si longue suite de siècles, que d'après le court chemin parcouru jusqu'ici par la race humaine en avançant vers le but, on ne peut trop déterminer encore ni quelle en est la progression, ni quel est le rapport de la partie avec le tout. — Ainsi tant d'observations célestes faites jusqu'à nos jours n'ont encore pu nous apprendre rien de certain sur la route que s'ouvre et que parcourt notre soleil avec toute la foule de ses satellites au travers du grand système des fixes: quoique cependant nous puissions, d'après une connoissance générale des lois fondamentales de l'univers et d'après quelques données fournies par l'observation, conclure avec certitude l'existence de cette route (10).

Mais telle est la nature de l'homme qu'il ne peut rester indifférent aux changemens même les plus éloignés que doit subir son espèce, si seulement il est certain qu'ils arriveront un jour. Et nous sur-tout, pouvons-nous les prévoir sans émotion, tandis que (du moins il le semble ainsi) nous pouvons par de sages mesures hâter pour nos neveux cette époque si fortunée? Les plus faibles indices de son ap-

proche doivent être pour nous d'un vif intérêt (11). Déjà il existe entre tous les états de si intimes rapports, que nul d'entre eux ne peut négliger sa culture intérieure sans éprouver bientôt les funestes suites de cette négligence, la diminution de ses forces et de son influence extérieure. L'ambition et la jalousie réciproque qui animent les gouvernemens assurent donc assez maintenant, sinon des progrès vers le but de la nature, au moins le maintien des pas que l'on a faits jusqu'ici. Il y a plus; nous ne sommes pas dans un moment très-favorable à une grande extension de la liberté civile: son établissement porterait préjudice à toutes les affaires, sur-tout à celles du commerce, par conséquent aussi aux forces d'un état dans ses relations au dehors. Peu-à-peu cependant cette liberté s'accroît et s'étend; car on diminue aussi l'activité générale, et par là les forces du corps politique, en empêchant chaque citoyen de choisir à son gré tous les moyens de prospérité qui ne blessent point la liberté des autres. On fait disparaître de jour en jour ces barrières qui entravent la conduite personnelle et privée; la tolérance religieuse s'introduit; et enfin, au milieu des opinions folles et des rêveries qui viennent à la traverse, avance insensiblement cette *lumière* bienfaisante, qui doit sauver le genre humain de tous

ces projets de conquêtes dévastatrices, formés seulement par ses chefs pour leur grandeur personelle, et qu'ils abandonneront quand ils entendront mieux leurs vrais avantages. Elle doit de la foule des sujets s'élever enfin jusqu'aux trônes; y porter cet intérêt du cœur que l'homme éclairé ne peut s'empêcher de ressentir à la vue du bien qu'il sait reconnaître; et influer ainsi jusques sur les maximes des gouvernemens. — Les maîtres actuels du monde n'ont pas de trésors à consacrer aux établissemens d'insruction publique, à rien de ce qui concerne le bien général; tout l'emploi de leurs fonds est déjà réglé d'avance pour la prochaine guerre. Ils sentiront cependant que quand les peuples s'efforcent de suppléer de leur mieux, quoique lentement et foiblement à ce défaut, il importe du moins de ne pas les en empêcher. Le temps enfin viendra où ce grand art de la guerre, si incertain des deux parts malgré l'habileté qu'on y déploie, paraîtra si dangereux à mettre en pratique, par les déchiremens profonds qui en restent dans l'état, par le poids des dettes qui s'accumulent sans cesse, dont bientôt on ne pourra plus prévoir l'acquittement, et qui forment dans notre siècle un nouveau genre de calamités; la guerre, dis-je, semblera si importune à tous nos états européens, dont l'enchaînement intime rend l'é-

branlement d'un seul funeste à tous, que réduits à cette démarche par leurs propres périls, ils réclameront d'eux-même des arbitres. La forme ne sera point encore régulière et légale : mais ainsi se préparera de loin la formation d'un grand corps d'états, dont les siècles précédens ne montrent aucun exemple. A peine aujourd'hui démêlons-nous quelque ébauche grossière de ce grand corps; et cependant un sentiment général, qui affecte en secret tous les membres, leur apprend combien chacun est intéressé au maintien de l'ensemble. — Là dessus se fonde cet espoir : qu'après maintes révolutions et transmutations d'états, enfin l'on verra succéder l'ordre universel que la Nature a pour but, *l'union cosmopolitique*, dans le sein de laquelle le genre humain verra se développer toutes ses dispositions primordiales.

IXème Proposition.

L'essai philosophique d'une histoire universelle d'apres un plan de la Nature, qui tend à établir parmi les hommes une parfaite société civile, doit être regardé non-seulement comme praticable, mais encore comme devant concourir à l'exécution de ce plan.

C'est au premier coup-d'oeil une étrange

et ridicule entreprise, que de prétendre écrire l'histoire du monde sur l'idée de ce que le monde devroit être s'il étoit modelé sur des vûes raisonnables. Il semble qu'il n'en puisse résulter qu'un roman. Mais si l'on considère que la nature, même dans le jeu du libre-arbitre humain, ne se montre jamais sans un plan et sans un but final, on conviendra cependant que cette idée peut n'être pas inutile. Peut-être (quoique nos faibles regards ne puissent pénétrer le mécanisme secret qui met en jeu tant et de si grands préparatifs) doit-elle nous servir comme d'un fil qui nous guidera dans le labyrinthe des choses humaines, et nous aidera à rassembler en un systéme régulier ce qui d'abord ne nous avait paru que confusion et chaos. Car, partant de la seule histoire qui nous ait conservé la mémoire des contemporains et des temps antérieurs, la seule du moins qui puisse y donner quelque croyance, l'histoire *grecque* (*); qu'on examine l'influence qu'a exer-

(*) Ce n'est qu'un *public instruit,* qui se succéde sans interruption depuis son principe jusqu'à nos jours, qui puisse faire ajouter foi à l'histoire ancienne. En remontant au delà, nous ne trouvons qu'un désert *(terra incognita),* et l'histoire des peuples qui vivaient étrangers à ce *public,* ne peut dater que dès-lors qu'ils ont commencé à s'y mêler. „La première page de *Thucydide,* dit *Hume,* est le seul commencement de toute histoire véritable.„ *Note de l'A.*

eé l'esprit de cette nation sur tout ce qu'il y a eu de bon et de mauvais dans le corps politique du peuple romain, qui avoit englouti la Grèce dans ses conquêtes; l'influence à son tour de celui-ci sur les Barbares qui qui l'ont démembré, laquelle se fait ressentir jusqu'à nos jours; qu'on y ajoute par épisode l'histoire politique d'autres peuples suivant l'ordre où la connaissance nous en est parvenue par ces deux peuples éclairés; on découvrira une marche régulière d'améliorations dans la constitution des états de notre partie du monde; et probablement qu'un jour celle-ci donnera ses lois au reste de la terre. Si l'on s'attache sérieusement dans les considérations historiques à rechercher comment la constitution et les lois des divers peuples, leurs relations extérieures, ont pu, au moyen de ce qu'elles avaient de bon, élever ces peuples et les faire briller de tout l'éclat que donnent les arts et les sciences; si l'on remarque comment leur ruine a procédé de ce que ces institutions renfermaient de vicieux; mais que pourtant le germe des lumières acquises par eux se conservant, se développant au milieu de nouvelles révolutions, preparait toujours pour les successeurs un degré plus haut d'amélioration: de cette manière, je pense, on pourra s'assurer d'un fil historique, qui ne servira pas seulement à expliquer le jeu si compliqué

pliqué des choses humaines, ou à prévoir les futurs changemens dans la face des états (ce que pouvait enseigner la simple étude de l'histoire considérée comme une suite irrégulière d'effets indépendans).... Mais encore un consolant aspect s'ouvrira dans l'avenir, aspect qui suppose la réalité d'un plan fixe de la Nature, et qui nous fait appercevoir dans le lointain l'espéce humaine élevée à cet état vers lequel tendent ses efforts, dans lequel tous les germes que la Nature a placés en elle pourront complètement se développer et remplir leur entière destination. — Sans doute qu'une telle *justification* de la Nature, disons mieux, de la *Providence* n'est point un faible encouragement pour celui qui choisirait ce point de vue en écrivant l'histoire des hommes! Que nous sert en effet d'admirer la sagesse et la majesté de la création dans les régnes inférieurs de la Nature, d'en faire le sujet de nos recherches et de nos observations, si dans la partie la plus éminente du théâtre où se manifeste la suprême sagesse, dans celle qui doit renfermer le but de tout le reste, nous ne découvrons qu'un reproche éternel à lui faire? si l'histoire du genre humain nous offre un aspect affligeant qui nous oblige d'en détourner les yeux? et si désespérant d'atteindre jamais à un but raisonnable de ce que nous voyons, il nous faut en chercher un dans l'espoir d'un autre monde?

Que je veuille par cette idée d'une histoire universelle, qui pourtant donne en quelque sorte un *type préparatoire* (12), contraindre et resserrer le travail de l'historien qui doit être proprement guidé par l'expérience des faits, ce seroit mal interpréter mes vues. Ceci n'est qu'un aperçu de ce que pourrait essayer une tête philosophique, qui posséderait éminemment la science de l'histoire. D'ailleurs l'on ne peut s'empêcher d'être un peu inquiet de savoir comment nos neveux (pour peu que cela dure encore quelques siècles), se tireront du déluge d'écrits historiques que nous leur laissons, et comment ils parviendront à saisir l'ensemble des détails scrupuleux, d'ailleurs fort louables que nous leur transmettons ? Sans doute que les archives des tems les plus reculés, dont les actes originaux n'existeront plus pour eux, ne leur offriront d'autre intérêt que celui-ci : d'apprendre ce que les peuples et les gouvernemens divers auront apporté d'avantages ou de retards à la grande union cosmopolitique. Voilà l'ouvrage qu'il convient de leur préparer. Et si en même tems on pouvait indiquer aux chefs des peuples, à leurs ministres, vers quel but à jamais glorieux ils doivent diriger leur ambition et leurs travaux, ce serait un puissant motif de plus qui devrait engager à l'essai d'une telle histoire philosophique (13).

NOTES DU TRADUCTEUR. *)

(1) Mr. Kant comprend par *téléologie naturelle*, le rapport des choses avec un but, une destination finale; de *teleòs*, *fini*, *achevé*.

(2) Les principes *pratiques* sont ceux qui concernent la détermination de notre volonté, et qui seuls rendent possibles une association entre hommes.

(3) L'application de ces idées à tous les événemens de notre temps est trop frappante pour que je m'y arrête. Que l'on songe seulement, je le répète, que ceci a été écrit il y a quatorze ans, et pensé peut-être bien plutôt.

(4) L'auteur se sert du même mót dans l'allemand, où il a besoin d'explication. En français il s'entend de reste, et c'est un mot dont Mr. Kant peut enrichir notre langue.

(5) L'*Arcadie* était une contrée montagneuse située au centre du Péloponèse, et qui d'aucun côté n'atteignait à la mer. Ses peuples, privés de ce grand moyen de commerce et de communication, étaient demeuré plus stupides, plus ignorans et plus adonnés que les autres à la vie pastorale. C'est par ce dernier article sur-tout qu'ils sont devenu célèbres. Voyez ce qne *Pausanias* et *Strabon* en ont raconté. Les poëtes surtout et les romanciers s'en sont emparé dans la suite. Le prétendu *âge d'or* eût réduit notre espèce à la condition, à la faiblesse et aux jouissances des bêtes. *Decipimur specie recti.*

(6) *Alexandre* prêt à partir pour la conquête du monde, emmenait à sa suite un philosophe.

---

*) Ces notes ont été faites pour le *Spectateur du nord*, où cette traduction a été insérée. Voyés le cahier d'avril 1798.

Qu'allons-nous faire ? lui demanda un jour celui-ci. — *Nous allons traverser l'Hellespont, et battre Darius.* — Fort bien ! et que ferons-nous après ? — *Nous soumettrons toute l'Asie mineure, la Syrie et l'Egypte.* — C'est tout au mieux ! et ensuite ? — *Ensuite nous marcherons à Babylone, et nous nous en rendrons maîtres.* — Bon ! et que s'en suivra-t-il ? — *Nous irons faire la conquête de l'Inde.* — Et quand nous l'aurons conquise ? — *Alors nous nous reposerons.* — Et pourquoi ne pas commencer par là, interrompit le questionneur, puisque c'est à nous reposer que tout doit aboutir ? Il raisonnait en sage, mais *Alexandre* pensait et agissait en homme ; et rien ne peut mieux que cet exemple venir à l'appui de ce qu'avance Mr. Kant.

(7) Ici l'auteur cite en parenthèse *la ligue des Amphictions*. Il eût pu y ajouter la ligue achéenne, qui se forma sur ses débris, celle des villes d'Ionie, l'empire d'Allemagne, et en particulier la Hanse, la ligue helvétique, la royauté de Pologne, la confédération de Hollande, la réunion des trois royaumes d'Angleterre, et une à-peu-près semblable en France et en Espagne ; les treize Etats-Unis d'Amerique ; ce qu'on a appelé long-temps *la balance de l'Europe*, etc...... Il en résulte que les agrandissemens de territoire, sagement combinés, bien loin de nuire au développement final, le favorisent, ce que je crois fermement. Nous vivons dans la période des *essais* encore informes ; mais qu'on suive leur marche dans l'histoire, on les verra toujours se rapprocher graduellement du but ; un jour, sans doute, le genre humain, s'il est condamné à ne jamais l'atteindre, en approchera pourtant le plus près possible. „Quand arrivera cette époque merveilleuse ?" demandera d'un air dédaigneux quelque bel-esprit incrédule. Laissons-le dans son incré-

dulité; lui-même, sans le savoir, il travaille comme les autres à hâter le moment. Il ajoute sa goutte d'eau au vaste bassin qui doit se remplir un jour. Contentons-nous de penser qu'un siècle, qui nous semble si long, n'est pas même une seconde dans la succession des tems et dans les grandes opérations de la Nature.

(8) Tels sont ceux que depuis sept années font souffrir à toutes les classes de leurs sujets certains gouvernemens. Ces maux rentrent dans la profonde conjecture du philosophe de Koenigsberg. Il avait prédit les malheurs de notre tems, comme en astronomie il avait prédit *Uranus.*

(9) Règne de mille ans de prospérité et de sainteté que J. C. doit venir établir sur la terre, après avoir au préalable chassé le Pape et la maison d'Autriche. Telle était l'opinion de quelques sectaires du dix-septième siècle. *Chilias* signifie *mille*; et on les appelait aussi *millénaires.* Leurs obscurs chefs étaient un *Kotterus*, paysan de Silésie, un *Drabicius*, une fille appelée *Christine Poniatovia*, *Serrarius*, et jusqu'à *Commenius* que beaucoup de savoir et d'esprit n'a pu défendre de cette extravagance.

(10) La réalité de ce mouvement solaire est hors de doute; et comme les orbites planétaires sont toutes excentriques du même côté, ce mouvement n'y serait-il pas pour quelque chose? Et à leur tour, ces excentricités ne pourraient-elles pas fournir quelque ouverture sur la direction de ce mouvement? Ce ne sont que des conjectures, et ce n'est pas ici le lieu de les approfondir.

(11) Cet intérêt pour l'avenir que l'auteur attribue à la nature humaine, ne peut être méconnu dans les travaux d'un grand nombre de Français pendant la révolution. Il s'est trouvé des fourbes qui en ont profité, des machiavélistes

qui n'ont travaillé que pour eux-mêmes; mais combien de gens de bonne foi etaient consolés de toutes leurs infortunes par la seule pensée d'assurer le bonheur des générations à venir? Je ne dis pas qu'ils ayent choisi pour y parvenir les meilleurs moyens: je fais seulement remarquer un fait. Le mot de *postérité* étoit magique pour eux. Eh! ne l'est-il pas pour les écrivains, pour les conquérans, pour tous les esprits avides de gloire? Le mourant ne s'occupe-t-il point encore d'assurer après lui le sort de ses enfans, de ses amis? Il n'est point d'homme pour qui l'avenir soit tout-à-fait indifférent.

(12) L'auteur se sert ici des termes *à priori*, et *empirique*, que j'ai essayé de rendre par ceux de *préparatoire* et *d'expérience*. Ces imparfaites traductions suffisent ici. L'explication nous en eût mené trop loin; je me réserve de la donner quand je traiterai en particulier de la philosophie de Mr. Kant.

(13) Cette pensée du philosophe est d'autant plus juste, qu'on ne peut douter des maux qu'a déjà causés au monde une manière fausse et matérielle d'envisager l'histoire. L'esprit inquiet et ambitieux des hommes n'étant frappé que des actions passées, borne tous ses efforts à leur imitation. L'histoire d'*Alexandre* a tourné la tête à *César*, à *Charles XII*, peut-être à bien d'autres; et quels ravages ne sont pas résultés uniquement de là? *Hercule*, *Bacchus*, *Sésostris* etoient les modèles du héros macédonien dans sa manie conquérante. L'exemple de *Brutus*, immolant ses fils, a rendu souvent les Républicains qui l'ont suivi des tigres sans raison comme sans pitié. C'est le souvenir des rigueurs exercées par quelques Empereurs sur les premiers chrétiens qui a causé toutes les guerres de religion, et inondé

de sang le nouvel hémisphère par le glaive espagnol. Quelle reconnaissance ne doit donc pas l'humanité entière au sage qui vient offrir à l'activité destructive de ses chefs une nouvelle direction, qui oblige tous les regards de se tourner vers un but sublime, le perfectionnement de l'homme et de l'état social, lequel les détourne à jamais du chemin des barbaries qui ont précédé, et qui dès-lors même n'est plus chimérique?

La marche des idées est ici simple et claire: rien n'est sans but dans la nature. Les animaux, guidés par l'instinct, n'ont rien à acquérir au delà; ils savent par lui tout ce qu'ils ont à savoir; ils ne se perfectionnent point et chez eux l'individu est son but à lui-même. Dans les siècles les plus reculés l'abeille a figuré ses cellules hexagônes, le castor a construit ses digues; le lapin creusé ses terriers; le rossignol a toujours fait entendre les mêmes sons mélodieux; l'aigle a toujours poursuivi la colombe, qui n'a jamais su mieux l'éviter. L'état où *Aristote* et *Pline* ont observé les bêtes, est le même qui a frappé les yeux de *Buffon*; toutes sont resté ce qu'elles étoient; l'homme seul a changé. D'une condition voisine de celle des bêtes, il s'est élevé jusqu'à celle où nous l'apercevons de nos jours. Il est donc une échelle ascendante de gradation; mais, trop longue pour l'individu, elle ne peut servir qu'à l'espèce. Nous avons déjà monté, l'on n'en peut disconvenir; qui donc oseroit affirmer que nous ne monterons plus? Nous sommes déjà sortis par degrés de l'*état sauvage*, de celui d'ignorance absolue et de *barbarie*, nous sommes dans la période de la *culture*, l'idée de perfectionnement est sortie de l'esprit de l'homme: elle se dissémine peu-à-peu sur la terre; elle germera, fructifiera, et enfin amenera l'époque de la *moralité*.

Voilà les quatre *âges* que la raison substituera aux quatre *siècles* inverses de la Fable.

L'instinct ne nous enseigne presque rien. Notre entendement et notre raison sont nos maîtres; maîtres lents, mais sûrs. Et afin que l'homme profitât sans cesse des connaissances que l'homme auroit amassées, tous ont été doués de cette irrésistible démangeaison de communiquer aux autres ce qu'ils savent. Elle se remarque dans l'enfant qui balbutie comme dans le vieillard qui conte. Le satyrique *Boileau* a blâmé ce vers du *Moyse sauvé: L'enfant saute, revient, et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.* Moi je l'ai toujours regardé comme une observation très-fine et très-juste. C'est ce même mouvement qui forme l'esprit de secte et de prosélytisme, qui porte à publier tout ce qu'on sait, à écrire tant de volumes; c'est un besoin pour l'homme dès qu'il croit savoir quelque chose que ses semblables ignorent. *Ce besoin*, dira-t-on, *n'est que celui de la vanité?* Soit: la vanité est le moyen; mais les hommes se communiquent, s'instruisent, se perfectionnent, voilà le but. Conduits par une main invisible et puissante, ils y concourent tous sans le savoir. Le grand édifice auquel il posent chacun leur pierre est trop vaste pour être embrassé par leur faible vue. Ainsi l'animal pressé par l'aiguillon du rut, recherche sa femelle; que veut-il? satisfaire un appétit aveugle. Qu'en résulte-t-il? le maintien de l'espèce. Le plaisir est le moyen, et la nature a son but qui se trouve rempli. — Plus on méditera, sans préjugé, cette conception du philosophe allemand, plus on la trouvera grande et belle. Ainsi l'intelligence divine, contemplant dans le cahos le choc des élémens, voyait d'avance l'ordre qui en devait résulter.

